

# DE LA CLÔTURE À LA COMMUNICATION MONADIQUE : L'ERREUR DE LEIBNIZ

PÉGUY LUMUENE LUSILAVANA



Aujourd'hui, l'adaptation à l'espace culturel commun passe par la maîtrise de la communication. Il ne s'agit pas seulement d'acquérir des compétences en alphabet informatique : usage de l'ordinateur, manipulation du téléphone intelligent, etc. Il faudrait également devenir un bon communicant, capable de négocier avec succès les interactions humaines inhérentes à la vie de tous les jours, par exemple quand il s'agit de conflits à gérer. Cela exige une certaine souplesse d'esprit, une réelle plasticité mentale. Cette pensée de l'ouvert et de la communication semble remettre

en question un autre point départ : celle de la clôture, telle que soutenue, notamment, dans *Monadologie* de Leibniz. Dès lors, il devient intéressant de croiser les deux points de vue, afin d'élucider les enjeux de la communication et de la non-communication dans l'expérience humaine, en quête d'orientation.

Dans sa description du comportement des monades, le point de vue de Leibniz est le suivant : « Il n'y a pas moyen [...] d'expliquer, comment une Monade puisse être altérée ou changée dans son intérieur par quelque autre créature ; puisqu'on n'y saurait rien transposer, ni concevoir en elle aucun mouvement interne, qui puisse être excité, dirigé, augmenté ou diminué là-dedans ; comme cela se peut dans les composés, où il y a des changements entre les parties. Les Monades n'ont point de fenêtres, par lesquelles quelque chose y puisse entrer ou sortir. »<sup>1</sup> Prendre au sérieux cette définition reviendrait à affirmer que, les monades mises ensemble resteraient placées les unes à côté des autres, étrangères les unes des autres, sans attraction entre elles. Mais d'où vient qu'elles arrivent cependant à se lier pour former des amas ? Comment expliquer le *vinculum* dans un environnement aussi rigide. Il faudrait, dans ce cas, que la force qui unit les monades vienne d'ailleurs. C'est ce que Leibniz semble envisager, notamment dans son recours à l'harmonie préétablie. Mais, devrait-on se contenter de cette explication énigmatique, presque magique du lien, qui fait écho à ce que Bergson qualifie de « déjà donné à l'avance » ?<sup>2</sup>

Notre hypothèse est que, pour enlever au *Vinculum* son caractère énigmatique, il faudrait passer par la médiation de la communication, c'est-à-dire du langage. Une méditation sur la communication permettrait de transporter cette énigme sur un terrain qui lui permettra, *in fine*, de la décrypter : celui des relations intersubjectives. Cela permettrait, entre autres, d'éviter le raccourci de la théorie de l'harmonie préétablie, qui, elle-même demeure énigmatique. Dans ses écrits ultérieurs, Leibniz semble emprunter une méthodologie et un style littéraire qui semblent trancher sur les thèses de la *Monadologie*. Mais son « erreur » a consisté à ne pas avoir perçu que ce détour intersubjectif de sa pensée aurait permis de résoudre rationnellement le mystère du *vinculum*.

---

<sup>1</sup> Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Discours de métaphysique, suivi de Monadologie et autres textes*, Paris, Gallimard, 2004, p. 220.

<sup>2</sup> Voir Henri HUDE et Françoise VINEL, *Cours de Bergson sur la philosophie grecque*, p. 45. Henri BERGSON, *PM*, p. 102 (note 23, p. 385).

## PHILOSOPHIE DYNAMIQUE DE LEIBNIZ : UNE PENSÉE PARADOXALE

Comme le montre Maurice Blondel<sup>1</sup>, Leibniz lui-même a dû, à un certain moment, chercher à concilier l'incommunicabilité monadique avec le lien des composés, inventant ainsi la notion du *Vinculum*. Mais, le père de la *Monadologie* est mort avant d'avoir pu expliciter davantage ce tournant de sa pensée, qui demeure énigmatique. Qu'est-ce qui justifie que malgré la clôture monadique, un lien puisse être possible ?

Henri Bergson par exemple, qui a préféré le dynamisme leibnizien au mécanisme de Spinoza, s'inscrira en faux contre la théorie de l'harmonie préétablie. Car celle-ci, pour lui, fonctionne également selon le principe du *tout donné à l'avance*. De son point de vue, « le finalisme radical est tout près du mécanisme radical [...]. L'un et l'autre [...] répugnent à voir dans le cours des choses [...], une imprévisible création de forme. D'une part, le mécanisme n'envisage de la réalité que l'aspect similitude ou répétition. Il est [...] dominé par cette loi qu'il n'y a dans la nature que du même reproduisant du même. »<sup>2</sup> D'autre part, Bergson s'oppose à certaines thèses de la *Monadologie* de Leibniz. Pour ce dernier, les monades ne peuvent communiquer entre elles que grâce à une harmonie préétablie. Cette forme de « deus ex machina » ne laisse pas de place à la liberté, malgré le caractère très appréciable du dynamisme leibnizien, que Bergson ne manque pas d'apprécier, en comparaison avec le mécanisme pur et dur de Spinoza<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir l'introduction de Claude Troisfontaines à la traduction de la thèse latine de Blondel : « Dans [ses] premiers écrits [entre autres *L'Action*], Blondel tente de manière très originale un dépassement du kantisme à partir de Leibniz [...] Blondel se situe au carrefour de toute une tradition philosophique et qu'il oriente celle-ci dans une voie originale. [...] La critique des apparences sensibles conduit la philosophie moderne à idéaliser la réalité en transformant les « substances » en un réseau de relations mentales. Descartes commence [...] en élaborant une physique mécanique, basée sur l'étendue géométrique. Leibniz continue la dissolution critique de Descartes, et développe une physique dynamique, fondée sur l'harmonie des monades inétendues. Que deviennent [...] les corps composés ? Sont-ils de simples phénomènes, unifiés mentalement, ou faut-il poser en eux, un principe de synthèse, un lien substantiel » ? Telle est la question que Leibniz envisage, à la fin de sa vie ». Maurice BLONDEL, *Le lien substantiel et la substance composée d'après Leibniz. Texte latin (1893)*, Louvain (Paris, Béatrice- Nauwelaerts), Éditions Nauwelaerts, 1972, p. 6-7.

<sup>2</sup> Henri BERGSON, *Cours I. Leçons de psychologie et de métaphysique. Clermont-Ferrand, 1887-1888*, édition par Henri Hude avec la collaboration de Jean-Louis Dumas, avant-propos par Henri Gouhier, Paris, PUF, 1990 (Épiméthée), p. 45.

<sup>3</sup> Voir Henri BERGSON, *Trois leçons de métaphysique au Lycée Henri-IV, in Cours II, 1893*, p.397-438. La même idée se retrouve dans *Leçons sur les théories de l'âme, Lycée Henri-IV, 1894, in Cours III, Paris, PUF, 1995*, p. 201-251.

Cependant, contrairement à ce qui est dit dans la *Monadologie*, pour pouvoir se lier les unes les autres, les monades doivent avoir un comportement. La présence d'autres monades à proximité, dans un environnement donné, ne laisse pas la monade indifférente. Au contraire, elle est affectée par cette proximité, et presque sommée de s'adapter, par rapport à cette modification de son milieu. Cette adaptabilité de la monade est un indice, dirions-nous, de sa plasticité, qui lui permet, par conséquent, de tisser des liens avec d'autres monades. Dans la pensée même de Leibniz, nous pouvons retrouver un phénomène qui peut justifier ce statut prégnant de la communication. En effet, un paradoxe accompagne la pensée de Leibniz, et renforce le caractère énigmatique du *Vinculum substantiale*. Comment concilier l'incommunicabilité monadique avec la théorie des substances composées ?

Claire Schwartz, dans son ouvrage intitulé, *Gottfried Leibniz ; La raison de l'être*<sup>1</sup>, a bien diagnostiqué cette impasse dans l'évolution de la pensée de Leibniz. La question qu'elle se pose lorsqu'elle aborde la problématique de la puissance unificatrice des monades<sup>2</sup> en témoigne avec pertinence : « La monade, substance simple, est multiple : n'est-ce pas un renversement paradoxal de l'énoncé du premier article de la *Monadologie* ? »<sup>3</sup> Pour Schwartz, tout l'enjeu consiste à « exprimer le véritable lien du simple et du composé qui se supposent l'un l'autre [...]. La monade ne se distingue donc pas uniquement par sa simplicité, mais [...] elle produit de l'un, et toute son activité consiste dans cette synthèse du multiple. C'est en ce sens que la multitude entre dans la monade, et celle-ci [...] entre dans le multiple. Son être-un est toujours intégration d'un multiple [...], elle n'est jamais seule. »<sup>4</sup> Cette remarque de Schwartz donne déjà les indices du caractère relationnel de la monade. Sa clôture n'est pas le procès d'un isolement perpétuel ; au contraire, elle semble être une exigence, un appel à interagir avec d'autres

---

<sup>1</sup> Claire SCHWARTZ, *Gottfried Leibniz ; La raison de l'être*, Paris, Éditions Belin, 2017 (Le Chemin des Philosophes).

<sup>2</sup> Claire Schwartz commente ici le paragraphe 16 de la *Monadologie* : « Nous expérimentons nous-mêmes une multitude dans la substance simple, lorsque nous trouvons que la moindre pensée dont nous nous apercevons enveloppe une variété dans l'objet. Ainsi tous ceux qui reconnaissent que l'Âme est une substance simple doivent reconnaître cette multitude dans la Monade ». Gottfried LEIBNIZ, Wilhelm, *Discours de métaphysique, suivi de Monadologie et autres textes*, par Michel Fichant, Paris, Éditions Gallimard, 2004 (Folio essais inédit), p. 223. Voir aussi Claire SCHWARTZ, *Gottfried Leibniz ; La raison de l'être*, op. cit., p. 270.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 270-271.

monades pour former quelque chose de nouveau. Cette forme nouvelle émergente ne sera pas simplement une sommation des monades, mais elle aura son originalité. Elle ne sera pas un entassement des monades placées les unes à côté des autres, *partes extra partes*, mais des liens vont se créer, capable de transformer les monades afin que puisse émerger quelque chose d'inédit. Ici, le modèle de la physique des particules peut servir d'illustration : lorsque les particules infiniment petites s'associent pour former des macrostructures, des particularités nouvelles émergent<sup>1</sup>, qui n'ont rien à voir avec celles des éléments du départ.

Toutefois, malgré cette percée de Leibniz qui ouvre la monade aux relations, une question demeure toujours entière, comme le montre par ailleurs Schwartz : « mais qu'est-ce qui fait alors l'unité des monades entre elles ? »<sup>2</sup>. Il s'agit, ici, de décrire la nature de ce lien qui est capable de mettre en connexion les monades entre elles. Ce problème de l'union des monades fera l'objet des conversations de Leibniz avec, notamment, le jésuite Des Bosses, traducteur des *Essais de Théodicée* en latin, et le père Tournemine (1661-1739)<sup>3</sup>. Ces discussions permettront à Leibniz de clarifier notamment sa position sur l'harmonie préétablie et la liberté humaine, d'une part. D'autre part, il s'agira de décrire la nature de ce qui unit l'âme et le corps<sup>4</sup>. Leibniz fera subir, chemin faisant, des transformations importantes au concept aristotélicien d'entéléchie. En 1909 le sujet de la discussion tournera autour de l'explication et de l'interprétation de « la question eucharistique de la transsubstantiation »<sup>5</sup>. Pour répondre à ces questions, Leibniz doit clarifier l'être substantiel organisé de l'agrégat. De son point de vue, quelque chose n'est substantiel qu'en vertu de la relation des monades qui le constituent. C'est dans cette union que réside la substantialité<sup>6</sup>. Ainsi, ce qui fait du pain une substance, c'est l'union de monades. Dans la transsubstantiation, la transformation s'opère au niveau de l'union des monades, qui fait la substantialité du pain, pour devenir un être nouveau : le corps du Christ,

---

<sup>1</sup> Voir Michael S. GAZZANIGA, *LASC, Le libre arbitre et la science du cerveau*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Kaldy ("Who's in Charge. Free Will and the Science of the Brain"), Paris, Odile Jacob, 2013, p. 138.

<sup>2</sup> Claire SCHWARTZ, *Gottfried Leibniz ; La raison de l'être, op. cit.*, p. 272-273.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>4</sup> Claire SCHWARTZ, *Gottfried Leibniz ; La raison de l'être, op. cit.*, p. 273.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 273.

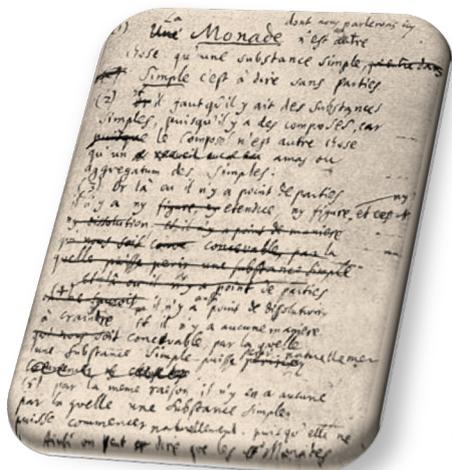
<sup>6</sup> Voir Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *L'Être et la Relation, Lettres de Leibniz à Des Bosses*, Lettre du 10 janvier 1710, trad. Christiane Frémont, Paris, Vrin, 1999, p. 177.

tout en conservant les monades et leurs propriétés<sup>1</sup>. Seulement, si le lien est reconnu, et si c'est lui qui tient le secret de la substantialité, quelle en est la nature ? Leibniz ne semble pas ici donner une réponse satisfaisante.

## LE PASSAGE EN FORCE DU VINCULUM SUBSTANTIALE

Le *Vinculum substantiale* est une autre tentative de description de ce lien. Dans cette conceptualisation nouvelle, l'être substantiel « ne consiste pas dans le monadique, mais dans l'union monadique »<sup>2</sup>. Néanmoins, comme le montre Schwartz, « Leibniz refuse de [...] penser la relation autrement que comme expression de l'accident d'un sujet. Il rappelle ainsi que la relation père/fils entre David et Salomon n'est [...] qu'une entité purement mentale, la paternité [...] et la filiation [...] étant des propriétés distinctes de deux sujets différents »<sup>3</sup>. De ce point de vue, le *vinculum* n'est qu'un écho des monades, dont la diffusion ne change rien aux lois des monades, qui demeurent les seules auteures de leurs modifications<sup>4</sup>. En ce sens, ce lien devient une réalité difficile à saisir, et la pensée de Leibniz s'achève sur cette énigme<sup>5</sup>.

Figure 2 : Monadologie. Leibniz, 1714



C'est ici que réside, de notre point de vue, l'erreur de Leibniz, dans un certain oubli de la spécificité de la communication intersubjective. Le père de la *Monadologie* n'a pas saisi l'occasion de ses réflexions sur l'action du *vinculum*<sup>6</sup>, pour entreprendre une vraie méditation sur les relations. Nous pensons que cet oubli peut s'expliquer par une conception encore mécanique de la communication. S'il avait pris au sérieux les relations interhumaines dans leur singularité (relation de quelqu'un à quelqu'un d'autre)<sup>7</sup>, il serait

<sup>1</sup> Claire SCHWARTZ, *Gottfried Leibniz ; La raison de l'être*, op. cit., p. 274.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.* p. 275. Voir Lettre du 21 avril 1714.

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 275.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 276.

<sup>6</sup> Notamment le fait que l'action du *vinculum* suppose un émetteur et un milieu qui diffuse l'émission. Voir *Ibid.* p. 275.

<sup>7</sup> Voir Frédéric Worms, *Penser à quelqu'un*, Paris, Flammarion, 2014, p. 150-152.

probablement parvenu à des résultats différents qui auraient peut-être clarifié davantage la nature du *vinculum*. Car dans ce type de relation, non seulement les sujets se transforment en s'adaptant, mais la relation elle-même aussi est sujette à une adaptation.

Il est étonnant de constater que Leibniz, dans ses écrits de maturité (non datés), adopte un style différent, mettant au centre de ses méditations les relations intersubjectives. Il s'agit des dialogues et correspondances. Ici, ce sont les interactions humaines, et non pas les considérations mathématiques et métaphysiques, qui sont convoquées. La géométrie et la métaphysique elles-mêmes sont comme réexaminées, en passant par le paradigme des relations interhumaines. Il ne s'agit plus de développement métaphysique, mais de la littérature, des anecdotes.

## VERS UNE APPROCHE INTERSUBJECTIVE DU LIEN

Nous retrouvons ces éléments d'une philosophie des relations chez Leibniz, entre autres dans son ouvrage intitulé : *Dialogue sur la morale et la religion*<sup>1</sup>. Ici, son style et sa méthodologie connaissent une transformation intéressante : il utilise le langage de la conversation, du dialogue, des interactions humaines. Retenons deux discussions en guise d'illustration : « Dialogue entre un théologien et un misosophe »<sup>2</sup>, et « Conversation du marquis de la Pianèse, Ministre d'Etat de Savoie, et du Père Emery Ermite ; qui a été suivie d'un grand changement dans la vie de ce ministre »<sup>3</sup>.

Ces dialogues mettent en scène deux sujets dont les convictions sont radicalement opposées, donc n'ayant aucune chance de communication fructueuse entre eux. Tout se passe comme si ces sujets étaient des représentations subjectives, humaines du comportement des monades. Mais, malgré cette clôture séparant les deux protagonistes des dialogues leibniziens, une clé permet toujours à l'un de convaincre ou de se laisser

---

<sup>1</sup> Voir Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Dialogue sur la morale et la religion, suivis de Mémoire pour des personnes éclairées et de bonne intention*, Introduction et traduction par Paul Rateau, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2017.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 65-88. Voir aussi la note 2 qui renseigne que l'expression « *misosophe* [...] est employée par Platon dans la *République* (V, 456a) pour désigner celui qui hait la sagesse (le contraire du philosophe) ». *Ibid.*, p. 67.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 109-158.

convaincre par l'autre, donc de rétablir l'harmonie de la communication, qui, curieusement n'était pas établie à l'avance. Pour Leibniz, qui reste encore très cartésien dans sa démarche, cette clé n'est autre que la raison, les mathématiques, l'arithmétique, la logique, etc. Les passages suivants témoignent de cette conversion de la pensée de Leibniz dans les *Dialogues* :

« [Le Théologien répond au Misosophe :] Celui qui cherche Dieu avec un cœur sincère, Dieu éclaire sa raison, pour qu'il voie ses merveilles. Et de même que nous ne regardons pas le soleil directement, mais soit dans l'eau, soit à travers du verre coloré, celui qu'un sentiment pieux ou la nécessité de défendre la foi appelle à une contemplation plus profonde des choses divines, n'arrachera pas les yeux de sa raison, car alors il ne verra rien ; mais par l'intermédiaire de l'Écriture sacrée [...], comme au travers d'un voile interposé, il regardera à l'intérieur du Saint des Saints. Or ce voile sera seulement levé quand nous verrons Dieu non plus dans un miroir ou par symbole, mais face à face. »<sup>1</sup>

La clé ici, c'est la raison ; elle joue le rôle de médiation, d'intermédiaire. En permettant d'interpréter l'Écriture sacrée, elle opère l'ajustage, mieux l'adaptation de notre esprit aux réalités qui relèveraient du divin. Dans cette conversation, tout se passe comme si l'incommunicabilité monadique était transposée dans un terrain humain, intersubjectif, à l'occasion de l'interaction discursive entre un théologien et un sceptique, par rapport au statut de la raison. Pour lever l'obstacle de la non-communication, il faudrait ainsi la médiation, le levier, la clé de la raison pour opérer l'ajustage des interlocuteurs concernés. Cette clé permet d'ajuster, d'adapter, de transformer non seulement ces derniers, mais leur lien. Cette adaptation suppose que ces trois paramètres (les deux sujets en train de discuter, et la relation qui se crée entre eux) soient dotés d'une certaine adaptabilité, donc d'une plasticité.

De ce point de vue, les portes et les fenêtres des monades existent effectivement, mais il faut des clés pour les ouvrir. Leibniz va jusqu'à attribuer à cette clé la fonction d'un remède<sup>2</sup>. Pour lui, la clé par excellence c'est la loi de la non-contradiction qui s'applique non seulement en logique mathématique, mais aussi dans d'autres domaines de la vie, voire en religion.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 67-68. Pour Leibniz, l'interprétation de l'Écriture sacrée permet d'ajuster à notre faiblesse la puissance excessive des rayons célestes. Voir *Ibid.*, p. 68.

<sup>2</sup> Voir Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Dialogue sur la morale et la religion*, *op. cit.*, p. 119 et 130.

Il souligne en effet que :

« les principes physiques sont seulement humaines, par exemple que le fer ne flotte pas sur l'eau, qu'une vierge n'enfante pas, car par la puissance absolue de Dieu, qui est au-dessus de la nature, le contraire peut se produire. Mais les principes métaphysiques sont communs aux choses divines et humaines, parce qu'ils portent sur la vérité et l'Être en général, qui est commun à Dieu et aux créatures. Tel est le principe métaphysique : qu'une même chose ne peut être et ne pas être en même temps ; que tout est plus grand que la partie. De même, les principes logiques »<sup>1</sup>.

Cependant, les travaux des chercheurs de l'école de Palo Alto<sup>2</sup> montrent qu'il y a également d'autres clés, qui peuvent par ailleurs être, dans certaines circonstances, plus efficaces que les principes mathématiques. Il s'agit par exemple du paradoxe, de l'humour, de la mystique, etc. Cela ne signifie pas que l'on sorte de la raison, mais qu'on essaie de l'enrichir pour qu'elle puisse déployer toutes ses potentialités. Il s'agit, comme le reconnaît par ailleurs Leibniz lui-même, de se garder, « non de la solide raison, mais de la vaine raison sophistique des imposteurs »<sup>3</sup>. Cela rejoint la méditation de Charles Péguy, pour qui il est possible de penser une raison souple, et une logique souple<sup>4</sup>, c'est-à-dire une raison et une logique plastiques, dirions-nous.

Dans la « Conversation de Pianèse et du père Emery », nous avons déjà un premier indice de la critique de la conception monadique du réel, par le curieux contraste de la vie de ce dernier : En effet, bien qu'ayant choisi l'ermitage, il a exercé « de grandes charités envers les pauvres [au point que] ses succès furent contraires au dessein qu'il avait d'être caché. Car son ermitage fit grand bruit dans le monde, et bien de gens crurent qu'il avait cette pierre fameuse des philosophes. »<sup>5</sup> Autant dire que le père Emery

---

<sup>1</sup> Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Dialogue sur la morale et la religion*, op. cit., p. 71-72. Plus loin, Leibniz renchérit que « la grammaire est d'une grande utilité pour expliquer le texte sacré. [...] Par [Le] principe de contradiction [...] on démontre les formes des syllogismes selon une certitude entièrement mathématique. » *Ibid.*, p. 74.

<sup>2</sup> Voir Paul WATZLAWICK, John WEAKLAND et Richard FISCH, *Changements. Paradoxes et psychothérapie*, Paris, éditions du Seuil, 1975, p. 11.

<sup>3</sup> Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Dialogue sur la morale et la religion*, op. cit., p. 77.

<sup>4</sup> Péguy soutient que « C'est un préjugé, mais il est absolument indéracinable, qui veut qu'une raison raide soit plus une raison qu'une raison souple ou plutôt qui veut que de la raison raide soit plus de raison que de la raison souple. [...] C'est le même préjugé qui veut qu'une logique raide soit plus une logique qu'une logique souple [...] Les logiques raides sont infiniment moins sévères que les logiques souples, étant infiniment moins serrées. » Charles PÉGUY, *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*, in Charles PÉGUY, *Œuvres complètes*, IX-X, *Œuvres posthumes*, Paris, Éditions de la Nouvelle revue française, 1924, Genève, Slatkine Reprints, 1974., p. 53-54.

<sup>5</sup> Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Dialogue sur la morale et la religion*, op. cit., p. 110.

voulait vivre comme une monade, cloîtré, caché, sans accès au monde et aux autres, mais, *in fine*, c'est le relationnel qui lui a permis de réaliser sa vocation. Pour convaincre son interlocuteur, jusqu'à provoquer sa conversion, il utilisera comme clé le détour par les sciences<sup>1</sup>.

Ces quelques passages confirment cette médiation des sciences, comme stratégie d'une communication réussie entre le mystique et le nihiliste : « Il y a moyen de s'assurer des résolutions qui se donnent en géométrie [...]. Car la géométrie est assez vérifiée par les sens et par l'événement [...]. Si vous aviez eu le loisir d'approfondir la géométrie, vous auriez vu que ces principes ne dépendent point de l'expérience, mais de certaines propositions de la souveraine raison, qui ont même encore lieu en d'autres matières. »<sup>2</sup>

Car « tout raisonnement, exprimé en propositions précises, suffisantes, en sorte qu'il n'y a rien à suppléer, dépouillées des paroles inutiles autant qu'on peut, enfin ordonnées et liées d'une manière à produire toujours la conclusion par la forme et non par la matière, [...] est un argument en forme, quoiqu'il n'observe pas l'ordre et la façon de l'École ; car [...] toute démonstration mathématique formée à la rigueur, même un calcul d'algèbre, une opération d'arithmétique, sont des arguments en forme, aussi bien que des syllogismes vulgaires à trois termes. »<sup>3</sup>

Observons que dans le raisonnement de Leibniz, par l'Érmite interposé, met en valeur la proposition mathématique, avec son respect rigoureux du principe d'économie. Il s'agit d'une description de la proposition logique mathématique, qui a le même (voire davantage de) pouvoir de démonstration formelle que la logique aristotélicienne. Mais la question qui demeure est celle de savoir comment passer de l'ordre des choses physiques à celui de la morale, qui consiste à aimer Dieu et à l'honorer. Pour Leibniz, il s'agit d'appliquer les mêmes principes de la raison (notamment celui de la contradiction) pour connaître et aimer Dieu, qui, dans son essence même

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 111. Ce passage le dit très clairement : « L'ermite [...] étudiait soigneusement pour connaître son faible et pour l'attaquer par là. Il remarqua [...] que le marquis parlait souvent de la vanité de toutes les choses du monde [...] qu'il haïssait toute application aux choses qui ne touchent pas visiblement les sens et l'intérêt présent [...] L'ermite [...] ne doutant plus que ce ne fut là sa maladie, tourna le discours sur les sciences ». *Ibid.*, p. 110-111.

<sup>2</sup> Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Dialogue sur la morale et la religion*, op. cit., p.126-127.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 129. Selon Leibniz, parmi ces propositions, il convient de citer également celles-ci : « Je suis, je sens, je pense, je veux telle ou telle chose. » *Ibid.*, p. 130-131, et la note très suggestive : « Leibniz range le « je pense » cartésien à côté d'autres vérités primitives de fait, sans lui accorder [...] un statut plus fondamental que les expériences internes, tout aussi immédiates ». *Ibid.*, p. 131. Note 1.

renferme lesdits principes. En effet, selon l'auteur des *Dialogues*, « la sagesse et la justice ont leurs théorèmes éternels, aussi bien que l'arithmétique et la géométrie : Dieu ne les établit point par sa volonté, mais il les renferme dans son essence, et il les suit. »<sup>1</sup>

## REPARTIR DE L'ATTACHEMENT HUMAIN

Au-delà de cette clé pour créer et entretenir la communication, l'horizon de l'argumentaire de l'ermite est relationnel, comme il le précise plus loin :

« Je n'accepte que le pouvoir de vous communiquer mon projet [...]. [Je] crois que tout homme zélé pour son salut doit chercher un compagnon d'étude. J'entends de cette étude salutaire. Il faut pour cela un ami fidèle, désintéressé, d'une intention droite et qui ait plus d'attachement à votre personne qu'à votre condition, qui ait quelque sympathie avec vous, surtout du côté de l'esprit, enfin où vous puissiez trouver du soulagement et du profit tout à la fois. [...] [Il] faut se faire un projet par écrit qui serve de règle pour le reste de notre vie, qui y sera toute réduite à quelques grandes maximes qu'il faudra toujours avoir en vue. Ce projet sera semblable aux instructions qu'on a coutume de donner aux ministres publics. »<sup>2</sup>

Soulignons l'usage par Leibniz de la notion d'attachement, indice par excellence de la facture relationnelle de son raisonnement dans ce dialogue. Plus haut, en insistant sur l'exigence de s'appliquer à « connaître et à aimer [Dieu,] ce bienfaiteur souverain et aimable »<sup>3</sup>, il souligne que cet attachement doit être sincère, « car on ne saurait tromper ce Dieu qui perce les replis les plus cachés du cœur. »<sup>4</sup> Les régions les plus cloîtrées du cœur font écho, ici, à la fermeture hermétique des monades, qui n'ont pas de fenêtres. Nous pouvons constater dans cette remarque qu'il y a quelqu'un qui a le pouvoir de les percer : Dieu. En plus, cet attachement à Dieu est déjà possible par l'expérience que nous pouvons faire de sa grandeur et de sa sagesse, présentes dans les harmonies merveilleuses de la mathématique et

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.149-150.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>4</sup> Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Dialogue sur la morale et la religion*, *op. cit.*, p. 144. Rappelons que cette notion d'attachement a fait l'objet des travaux des penseurs de la relation tels que John Bowlby et Donald Winnicott. Voir John BOWLBY, *Attachement et perte*, Volume 1 : *L'attachement*, Traduit de l'anglais par Jeannine Kalmanovitch, Paris, PUF., 1978. Voir également Donald Woods WINNICOTT, *La capacité d'être seul*, Traduit de l'anglais par Jeannine Kalmanovitch, Préface de Catherine Audibert, Paris, Payot et Rivages, 2012 (1958)<sup>1</sup>.

dans la nature ; c'est en cela qu'on voit Dieu par les sens ; autrement, on ne le voit que par l'entendement<sup>1</sup>. Cet attachement est une adaptation comportementale de quelqu'un envers quelqu'un autre.

Dans cette relation avec Dieu, Leibniz souligne qu'« il n'est pas possible de trouver un homme qui aime Dieu véritablement et qui ne fasse point quelque effort pour lui plaire. »<sup>2</sup> Cet effort pour plaire à Dieu, prend chez Leibniz la forme d'un engagement moral et politique, pour « prévenir le désespoir de tant de malheureux qui gémissent »<sup>3</sup>. Voilà pourquoi, de son point de vue, « il n'y a point de créature plus heureuse qu'un homme d'État qui a bien usé de son pouvoir, et qui a fait quelque chose de grand pour la gloire de Dieu et pour le bien public. »<sup>4</sup> Cependant, tout se passe comme si cette entreprise louable n'est pas efficace si on agit en solitaire. Pour y arriver, il faut s'associer à quelqu'un d'autre, et convenir de quelques lois entre vous, sur lesquelles vous vous réglerez à l'avenir<sup>5</sup>.

Ces lois, ces instructions<sup>6</sup> font penser à la règle qui régit une communauté monastique, par exemple, celle de saint Benoît. Rappelons que celle-ci a marqué, à son époque, un passage de la vie érémitique (solitaire) à la vie cénobitique (communautaire, solidaire). Il n'est pas aléatoire que ce soit un ermite, très tôt tourné vers une vie pastorale, qui suggère l'idée d'une communauté.

Le résultat de cette communication est observable dans le changement qui affecte le comportement du marquis. Lui qui était au départ nihiliste, égoïste, fermé comme une monade, commence à éprouver des sentiments altruistes, comme en témoignent ces passages :

« Vous me recommandez avec raison un compagnon des études saintes [...]. Nous dresserons ensemble ce grand projet [...]. Nous travaillerons aussi à régler notre temps, à faire ces autres mémoires qui me feront toujours songer à ce que je pourrai faire pour Dieu et pour le bien public. [...] Mon Dieu, ouvrez les yeux à tous les hommes et faites-leur voir les mêmes choses que je vois [...]. Il ne me reste

---

<sup>1</sup> Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Dialogue sur la morale et la religion*, op. cit., p. 145-146.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 148. Plus loin, il renchérit : « car la marque de l'amour de Dieu est quand on se porte au bien général avec une ardeur suprême, et par un pur mouvement de plaisir qu'on y trouve dans autre intérêt. » *Ibid.*, p. 152-153, et la note.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>6</sup> Qui, par ailleurs, restent toujours souples (plastiques), donc susceptible de réexamen, d'amendement, et de renouvellement. Voir *Ibid.*, p. 150.

qu'une chose à souhaiter [...] de transporter [c'est-à-dire de communiquer] à beaucoup d'autres ces mouvements que je sens en moi, et surtout à ceux qui ont le plus de pouvoir pour bien faire. »<sup>1</sup>

De notre point de vue, cela marque, dans la pensée de Leibniz un réel tournant, d'une conception monadique, il s'ouvre à une vision relationnelle de la réalité. Néanmoins, il n'a pas tiré toutes les conclusions de ce revirement, pour repenser sa *Monadologie*, et trouver, par conséquent, une description pertinente du *vinculum substantiale*. Plus encore, il a gardé l'idée de la providence et de l'harmonie préétablie, que nous n'approuvons pas totalement, car comme le dit Bergson, elle est conforme à une conception mathématique, déterministe<sup>2</sup> du mouvement, qui ne laisse que très peu de place, sinon aucune, à la liberté.

## CONCLUSION

En définitive, nous pensons que la mutation de la pensée de Leibniz que nous observons dans les *Dialogues* est une réponse à l'énigme du lien substantiel. Autant dire que pour décrire la nature du lien, il faudrait passer par la médiation des relations intersubjectives. Les *Dialogues sur la morale et la religion* attestent, pensons-nous, de ce passage sur le plan du contenu, de la méthodologie et de la forme du discours (littéraire, stylistique). Nous pensons, au final, que cette autre manière d'interpréter le *vinculum* a des conséquences sur la nature même des monades. La méditation du *vinculum* permettrait de réécrire la *Monadologie*. Par conséquent les monades ont bel et bien des portes et fenêtres, mais celles-ci ont des serrures<sup>3</sup>. Il suffit de trouver les clés de ces serrures pour se rendre compte que la communication entre elles n'est pas impossible. Comme le dit *La parabole des neuf clés* : « Le monde [...] n'est qu'un labyrinthe de portes ouvertes qui font semblant d'être fermées. »<sup>4</sup> Ainsi, la clôture n'est pas une impasse mais

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 157-158.

<sup>2</sup> Voir Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Dialogue sur la morale et la religion*, *op. cit.*, p. 135 et 147.

<sup>3</sup> Voir *La parabole des neuf clés* (Tradition des Invisibles) reprise par Aimé MICHEL, *Transfiguration. Méta-noïa. Les phénomènes physiques du mysticisme*, nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Albin Michel, 1986 (1973)<sup>1</sup> (Le Relié), p. 7-8.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 7.

un obstacle<sup>1</sup>. Elle peut être soit contournée, soit affrontée. Mieux, elle peut être transformée. Au total, nous dirions que par les *Dialogues sur la morale et la religion*, l'énigme du *vinculum* trouve une voie de résolution. Bergson a intitulé son dernier ouvrage, essentiellement axé sur les relations : *Les deux sources de la morale et de la religion*. Il se pourrait que ce soit une certaine tentative de réponse à l'énigme de Leibniz. Cela pourrait faire l'objet, peut-être, d'une discussion ultérieure.

## ICONOGRAPHIE

- Figure 1 : Portrait de Gottfried Wilhelm von Leibniz – Bibliothèque de Hanovre (Basse-Saxe). Huile sur toile d'Andres Scheits, 1703. Source <http://www.biografias-de.com/imagenes/gottfried-leibniz.jpg>
- Figure 2 : Lettre manuscrite de la monadologie de Gottfried Leibniz écrite en 1714. Ed posthume 1<sup>er</sup> Ed 1720, 2<sup>d</sup> Ed. 1840. Wikicommons. Source: <http://www.philosophy.leeds.ac.uk/GMR/hmp/texts/modern/leibniz/monadology/monpic.html> (Téléversé : 2021-09-11 09:57:44).

---

<sup>1</sup> Rappelons que Bergson, qui a thématiqué les notions de société close et de société ouverte, évoque également cette réalité d'obstacle. Voir Henri BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion*, 10<sup>e</sup> édition (1932)<sup>1</sup>, Paris, Quadrige/PUF, 2008 (1932) (Le choc Bergson), p. 136.